

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX MONTAIGNE

LA VIEILLESSE, CETTE APORIE OCCIDENTALE : LA COMPENSATION ABSURDE  
DE LA PERTE D'AUTONOMIE PAR LA TECHNIQUE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MATRISE EN HISTOIRE ET PHILOSOPHIE DES SCIENCES

PAR

BILAL ISSA

Avril 2013  
seconde version révisée en 2020

**La vieillesse, cette aporie occidentale :**  
**une compensation absurde de la perte d'autonomie par la technique**

« Ce vieil homme, cette vieille femme, reconnaissons-nous en eux. Il le faut si nous voulons assumer dans sa totalité notre condition humaine ».

(De Beauvoir, 1970)

« Comme nos aimés, morts avant nous, nous ont rejoints, nous ont étreints, dans notre mort. Nous faisons route ensemble. »

(Romain Rolland, 1933)

### **Résumé**

En 1926, le poète irlandais William Butler Yeats commençait le poème *Sailing to Byzantium* par ces mots devenus célèbres : « *That is no country for old men* », il n'y a nul pays, ou patrie, pour les vieillards. En lisant cette épopée, un départ vers Byzance, la citée éternelle, la question du rapport à la vieillesse apparaît sous la métaphore d'un exil. En quoi consiste le rapport à la vieillesse, et plus concrètement aux aînés dans les civilisations modernes d'Occident ? La pensée moderne, enfermée dans une anthropologie naturaliste, a participé au rejet de l'altérité âgée hors des frontières de l'identité humaine. Au lieu de se présenter comme autre soi-même à l'imaginaire collectif, l'aîné est réduit à ce qui est radicalement autre tout court. Isolée du monde social, la vieillesse transparait le plus souvent comme thème de recherche médicale ou défi socio-économique, notamment avec le financement des retraites. Ce mode d'apparaître, désincarné, sous un angle technique, reflète sans doute la méfiance à l'égard de ce qui résiste encore aux progrès scientifiques : le vieillissement et la mort. En tant que limite ultime au projet d'autodétermination des démocraties modernes, elles deviennent des ennemies, des sources de détresse et d'impuissance qu'il faut faire taire ou dissimuler. Pourtant ces marqueurs temporels constituent aussi le propre de la condition humaine, une condition imparfaite, sans doute de plus en plus incomprise aujourd'hui, et dont on cherche à tout prix des formes de compensation plus ou moins satisfaisantes par la technique.

Mots clés : Vieillissement – Société – Modernité – Philosophie existentielle

## Introduction : déshumaniser l'aîné déshumanise l'homme

En abordant la façon dont nous apparaît aujourd'hui l'avancée en âge dans les sociétés occidentales, nous souhaitons rendre visible une impasse anthropologique. Ainsi, le coronavirus a fait particulièrement de victimes parmi les pensionnaires de maisons de retraite, forçant le regard social à enfin se pencher sur les institutions censées prendre en charge les aînés. Cependant, la pandémie a joué ici un rôle de catalyseur, précipitant un phénomène en place depuis plusieurs décennies. En effet l'ampleur des décès chez les aînés ne s'explique pas seulement par leur plus grande sensibilité aux virus, mais aussi par la nature des institutions sociales qui les accueillent. Il y était souvent impossible d'y faire appliquer des consignes sanitaires du fait d'une absence de moyen et d'une précarité organisationnelle (manque d'employés ou d'espace, lenteur bureaucratique, manque de cohésion dans la chaîne décisionnelle, absence de moyens). Et lorsque les consignes étaient enfin applicables, elles devenaient privatives de significations quotidiennes, si bien que les vies désormais protégées n'avaient plus vraiment d'intérêt à être vécues. Le phénomène de la vieillesse dépasse ainsi la temporalité extraordinaire de la crise sanitaire. Elle est à considérer depuis le cadre plus large des valeurs des civilisations modernes. Quel paradoxe que l'espérance de vie ait doublé sur près d'un siècle, passant de 40 à 80 ans, et que ce temps supplémentaire de vie soit si mal accueilli, au point d'aspirer aujourd'hui à des dispositions pour y mettre fin prématurément. La crise actuelle du vieillir révèle en fait une crise de l'existence comme projet : l'entrée dans l'ère moderne s'est caractérisée par un nouveau projet d'existence tourné vers l'autonomie et la liberté autodéterminée, tant des peuples que des individus. La crise occidentale du vieillissement serait à envisager alors comme la contrepartie d'un tel cadre anthropologique devenu trop étroit, d'une conception de la condition humaine insuffisante pour accueillir ce remarquable prolongement de l'existence.

L'autonomie radicale, le refus de tout déterminisme qu'il soit d'ordre biologique ou culturel, le rejet des diverses formes de dépendance, toutes ces valeurs à la source des révolutions sociopolitiques émancipatrices et de l'avènement de nos démocraties occidentales, portent aussi les germes d'une aporie concernant les âges de la vie humaine qui se caractérisent précisément par l'absence d'autonomie. En effet, le vieillissement est aujourd'hui profondément ancré dans un contexte technique visant à prolonger l'autonomie, quoi qu'il en coûte. Mais au fond, la dépendance, qu'elle soit niée ou compensée un temps, reste à terme inévitable. Penser la vieillesse s'inscrit sur un plan existentiel, dans le sens où elle ne se limite pas en un temps ou un espace autonome et délimité qu'il serait possible d'isoler pour mieux

décrire. La vieillesse apparaît déjà bien en deçà de la retraite ou des maisons de retraite. C'est un phénomène quotidien qui mérite d'être approché en tant que tel, selon la prise en compte d'une quotidienneté dans laquelle l'être humain est toujours déjà plongé. Nous avons ainsi normalement déjà côtoyé parent et même pour la plupart grands-parents. Peut-être même certains se risquent-ils à se projeter en aval, sur son propre devenir en tant que corps inéluctablement tourné vers l'expérience du vieillissement, donc *a priori* vers la perte.

Nous portons tous en nous la réalité de la vieillesse dès le commencement de la vie et pourtant nous semblons si peu la contempler avant de l'embrasser :

La douleur qu'il faut d'abord éprouver et dont il faut soutenir le déchirement jusqu'au bout est la compréhension et la connaissance que l'absence de détresse est la détresse suprême et la plus cachée. [...] L'absence de détresse consiste en ceci : on se figure que l'on a bien en main le réel et la réalité et que l'on sait ce qu'est le vrai, sans que l'on ait besoin de savoir où réside la vérité. (Heidegger, 1958, p. 105)

Explorer la thématique de la vieillesse sous son aspect existentiel, c'est inviter à reconsidérer au fond ce qui fait le propre de la condition humaine, à savoir une impropriété douloureuse face à laquelle nous sommes sûrement de moins en moins préparés de nos jours. L'âge n'est-il pas après tout le meilleur rappel de notre mortalité, de l'inéluctabilité de la perte, de la séparation lointaine, en apparence, qui finira un jour ou l'autre par nous rattraper ? Perte des grands-parents et parents d'abord si l'ordre des choses est respecté, puis de soi-même. Ainsi dans une civilisation en fuite vis-à-vis de la condition temporelle et finie de l'humain, l'être qui ne fait que passer, le tabou de la vieillesse fait écho au tabou du maternel, deux phases où la réalité est limitative, frustrante, aliénante, c'est-à-dire privative de liberté individuelle. La vieillesse met ainsi en échec le projet moderne de liberté autodéterminée. Nous resituerons ici les enjeux propres au vieillissement plutôt du côté de l'éthique et non de la technique à elle seule. Ce qui suit interpellera sans doute le lecteur sur sa propre façon de se lier à ses aînés, à ses ancêtres vivants ou morts, et finalement donc à lui-même. Réhumaniser l'autre plus âgé, cette altérité qui nous devance dans le cheminement vers la perte, c'est surtout se réhumaniser soi-même. Reconsidérer le non-lieu de la vieillesse occidentale passe nécessairement par une meilleure compréhension individuelle et collective de ce qui s'impose à la condition humaine, cet être temporaire, fragile, qui ne peut jamais complètement s'appartenir, et ce quel que soit son degré de maîtrise technique du monde.

## La vieillesse prolongée, un progrès au goût amer

### **Le vieillissement de la population en France de plus en plus tangible**

Il existe une pluralité de terme pour qualifier les personnes âgées : aînés, âgés, séniors, vieillards, vieux. Ces termes désigneront ici l'ensemble des individus âgés de 65 ans et plus, puisque c'est plus ou moins généralement l'âge désigné comme repère pour la retraite dans la plupart des pays en Occident. En 2018, l'INSEE, l'Institut Nationale de la Statistique et des Études Économiques, présenta plusieurs rapports sur le vieillissement de la population française et les changements de mode de vie des séniors, dont *De 2,8 millions de séniors en 1870 en France à 21,9 millions en 2070 ?* et *État de santé et de dépendance des séniors*. On peut y saisir en quelques pages la mesure du bouleversement démographique que la France a traversé sur l'échelle de seulement 3 ou 4 générations. En 1920 la France comptait 3,5 millions d'individus âgés de 65 ans et plus ; en 1970 on en comptait 6,5 millions ; en 2018 c'était 13,1 millions, « si les tendances démographiques récentes se poursuivaient, elle pourrait compter 21,9 millions de séniors en 2070 » (Blanpain, 2018, p. 13). Les chiffres sont encore plus éloquents en termes de proportion : en 1870 la part de séniors dans la population était de 7 %, puis 9 % en 1920, 13 % en 1970, enfin 20 % en 2018 et même éventuellement 29 % en 2070, soit plus d'un habitant sur quatre. De même on y apprend que l'espérance de vie à la naissance a prodigieusement doublé entre 1890 et 2017, passant d'environ 40 à plus de 80 ans autant pour les hommes que les femmes. Les progrès remarquables de la médecine et l'amélioration de la qualité de vie ont participé à repousser toujours plus loin l'échéance inéluctable de la mort, créant une nouvelle temporalité en Occident. Mais dans quelle condition se poursuit donc la vie ? Selon ces rapports de l'INSEE, la grande majorité des 65 ans et plus vit à leur domicile jusqu'à un âge plutôt avancé : « Vivre en maison de retraite est extrêmement rare avant 80 ans. À cet âge, 96 % des personnes habitent à domicile en 2015, c'est-à-dire chez elles ou chez un proche » (Blanpain, 2018, p. 22). Il n'y aurait que 21% des 85 ans et plus qui résideraient en institution. Et si les séniors restent pour la plupart chez eux le plus longtemps possible, ils y sont principalement seuls ou en couples. En effet il s'est produit un changement majeur entre 1968 et 2015, une diminution importante de la proportion d'aînés vivant avec un proche, un enfant généralement : « en 1968, c'était le cas de quatre personnes sur dix à 85 ans contre moins d'une personne sur dix au même âge en 2015 » (Blanpain, 2018, p. 23).

Idéalement, les tendances semblent montrer que pour une majorité des 65 ans et plus, le prolongement de la vie semble se poursuivre à domicile. Mais qu'en est-il lorsque cela

devient impossible, lorsqu'à la suite d'une maladie ou tout simplement avec les effets de l'âge, l'autonomie n'est plus envisageable face aux besoins de la vie quotidienne ? Selon l'étude *L'hébergement des personnes âgées en établissements, les chiffres clés*, conduit par la DREES, Direction de la Recherche, des Études, de l'Évaluation et des Statistiques, à la demande du ministère des Solidarités et de la Santé, fin 2015 il y avait en France 728 000 personnes âgées résidant en institutions. Plus du tiers de ces aînés souffraient de maladie neurodégénérative, et la moitié présentait un niveau de dépendance GIR (Autonomie Gérontologie groupe Iso-Ressources) 1 et 2, c'est-à-dire un état de dépendance totale ou sévère. Ce rapport indique aussi parmi ces séniors la proportion qui ont besoin d'assistance au quotidien : 66% ont besoin d'aide pour se lever et se coucher, 75% pour se déplacer à l'intérieur, 93% pour se laver, 78% pour aller aux toilettes, 86% pour s'habiller, 70% pour s'alimenter, 77% pour se repérer dans le temps et l'espace, 83% pour s'exprimer. On y apprend enfin qu'il y avait en 2015 près de 10600 établissements d'hébergement dont la moitié sont des institutions publiques. Environ 500 000 personnes y travaillaient, dont des femmes à 87%. En outre 44 % de ces établissements déclaraient traverser des difficultés prolongées de recrutement. Ainsi avec le vieillissement de la population française, la proportion de personnes âgées dépendantes a inéluctablement augmenté et continuera d'augmenter. Avec ce phénomène inédit, mais prévisible apparaissent des besoins spécifiques qui peinent pourtant à trouver des échos ou des solutions adaptées. Que devient ainsi l'existence lorsqu'on ne dispose pas forcément des moyens pour traverser des âges aussi avancés ? Comment les acteurs sociopolitiques prennent-ils la mesure de ce bouleversement démographique et des conséquences présentes et à venir ? Dans ce contexte le prolongement de l'existence apparaît-il comme un cadeau ou un fardeau ?

### **Un éloignement social des personnes âgées aux bordures de l'identité humaine**

Le grand âge se démocratise avec l'amélioration matérielle des conditions de vie, redessinant grandement par là les frontières de l'existence humaine. On parle ainsi de crise du vieillissement, comme on a commencé à parler il y a quelques décennies de crise d'adolescence. En ce sens le passage à la retraite, événement social majeur, jouerait un rôle de premier ordre dans cette crise d'identité d'un nouveau genre (Bergeret, 1982). Mais quelle est la nature de cette crise ? Quelle en est son origine ? Chaudier (2005) pose ainsi la question du devenir vieux, du sens de vieillir à notre époque. Pour qui en fait l'expérience, quel sens donner à ce moment de la vie ? Comment bien s'y préparer ? Toutes ces interrogations sont inédites et peu évidentes à combler *a priori*. En fait nous faisons même face à un paradoxe :

bien qu'il y ait une proportion inédite d'aînés de nos jours, la vieillesse semble pourtant susciter des craintes et de l'évitement. Dès 1926, William Butler Yeats, célèbre poète irlandais écrivait ainsi « *That is no country for old men* », évoquant déjà de manière métaphorique une forme d'exil social qui s'impose avec l'âge. Et comment ne pas se rappeler Jacques Brel chantant en 1963 : « *Les vieux, ne bougent plus, leurs gestes ont trop de rides, leur monde est trop petit, Du lit à la fenêtre, puis du lit au fauteuil et puis du lit au lit* ». En 2012 Michel Haneke reçut la palme d'or à Cannes pour le film *Amour*, qui contrairement à son titre met en scène la solitude, l'absurdité, et le déclin d'un couple âgé dans un Paris souvent indifférent et déconnecté. Parallèlement à l'augmentation de l'espérance de vie et de la proportion des personnes âgées dans la population, une certaine distance semble s'être creusée entre le monde social et la vieillesse. Ainsi dans son ouvrage sur la vieillesse, Simone de Beauvoir écrivait en 1970 que le grand âge advient comme un imprévu bien qu'il soit de plus en plus accessible grâce aux progrès médicaux : « Avant qu'elle ne fonde sur nous, la vieillesse est une chose qui ne concerne que les autres. Ainsi peut-on comprendre que la société réussisse à nous détourner de voir dans les vieilles gens nos semblables. » (1970, p.11). Qu'y a-t-il donc à craindre ? De quoi faut-il tant se distancer ?

Dans son ouvrage Simone de Beauvoir (1970) revient d'abord sur la façon dont se déploient historiquement les significations de la vieillesse à travers diverses cultures prémodernes d'Occident et d'ailleurs. Elle souligne un invariant anthropologique par le fait que l'aîné était le plus souvent associé à un rôle d'intercesseur entre le monde du quotidien et le monde surnaturel. Étant proche de la mort, le vieillard se qualifiait socialement en tant que prêtre, officiant, intermédiaire, tantôt craint ou estimé, haï ou adoré, mais toujours considéré : « En tant que détenteur des traditions, intercesseur, protecteur contre les puissances surnaturelles, l'homme âgé assure à travers le temps et dans le moment présent la cohésion de la communauté » (de Beauvoir, 1970, p. 92). La mémoire faisait donc des vieillards les exécuteurs et les transmetteurs de savoirs cérémoniels et rituels indispensables à la communauté. Si c'est la proximité de la mort qui les qualifiait précédemment, c'est étonnamment ce qui participe à les disqualifier aujourd'hui. C'est en effet depuis l'angle matérialiste du déclin, une dégénérescence biologique et irréversible, que se présente majoritairement l'expérience du vieillissement en Occident (Arcand, 1982 ; de Beauvoir, 1970). Comme s'il y avait une association réciproque et évidente entre vieillesse et maladie, la représentation sociale se focalise d'abord sur l'affaiblissement de l'organisme et les polyopathologies qui y sont associées : « Pour entrer dans la vérité de la vieillesse, il faut

aujourd'hui consentir à un détour par la maladie » (Chaudier, 2005, p. 27). Comme pour la folie ou le handicap, l'accent semble porter dès lors sur la misère, l'inutilité, et la paralysie (Pietquin, 2003). L'avènement d'une anthropologie majoritairement matérialiste en Occident a ainsi participé à rejeter l'expérience du vieillir hors des frontières de l'identité humaine (Coudin, 1997), « c'est ce que l'on ne veut pas devenir » (Membrano, 2009, p. 31), « sitôt qu'on est vieux, on est écarté, caché : on gêne » (Chaudier, 2005, p. 27). Et lorsque des sociologues, comme Campeon (2011), Clément (200), ou encore Membrano (2009), donnent la parole directement aux aînés, ils recueillent des confidences de même tonalité : le sentiment d'inutilité sociale, de non-appartenance, la sensation d'être étranger au monde, de contempler le monde à partir d'une distance infranchissable.

Depuis la description des personnes âgées comme une charge pour la nation en 1924 par Alfred de Sauvy, à leur exclusion du monde sacré du travail et la précarisation de leur moyen de subsistance (Epinay, 1991), les sociétés modernes cultivent une représentation oppressive de la vieillesse (Guillemard, 1977) : « Nous poussons si loin cet ostracisme que nous allons jusqu'à le tourner contre nous-mêmes : nous refusons de nous reconnaître dans le vieillard que nous serons » (de Beauvoir, 1970, p. 10). Le sentiment d'étrangeté n'est peut-être pas juste un sentiment après tout. Campeon (2011) évoque ainsi une forme d'apartheid de la vieillesse, puisque selon ce sociologue, en Occident, le monde semble quitter les aînés avant que ceux-ci ne le quittent. Le drame n'est plus alors tant la mort elle-même, mais plutôt un mourir qui s'éternise sans forcément disposer des conditions qui garantiraient une forme de dignité. La forte prévalence des troubles dépressifs et anxieux à ces âges en serait sûrement un marqueur (Alexopoulos, 2005). Lapiere (2007) souligne par exemple le nombre élevé des comportements suicidaires chez les plus de 65 ans. Comment adresser le mal-être et l'exclusion sociale des aînés ? Comment les domaines scientifiques et médicaux abordent-ils le bouleversement démographique de la France et la détresse psychologique des aînés ?

### **L'approche scientifique du vieillissement sous l'angle du déclin cérébral et fonctionnel**

Les disciplines médicales et scientifiques consacrées aux enjeux du vieillissement sont plutôt récentes. Elles émergent historiquement autour de la fin du XIXe en France, et de manière générale en Occident. Dans sa rétrospective sociohistorique Simone de Beauvoir (1970) évoque ainsi les nouveaux soins dispensés aux nombreux vieillards regroupés dans les hospices en France à partir du milieu XIXe. La gériatrie apparaît dans ce contexte depuis l'observation croissante des aspects pathologiques de la vieillesse dans les hospices. Au début

XXe, apparaît une nouvelle science, la gérontologie qui elle s'intéresse au processus du vieillissement de manière plus large, aussi bien à travers ses facettes biologiques, psychologiques que sociales. Ainsi des sociétés de gérontologie et des journaux spécialisés voient le jour aux États-Unis d'abord en 1945, puis en 1958 en France (de Beauvoir, 1970). Ces disciplines ont participé à la diffusion de traités de préventions et d'hygiènes pour limiter les risques de maladies associées au grand âge, avec la finalité de repousser la dépendance, et donc de la prise en charge d'un fardeau imposé à la société. Étonnamment, les grandes recherches scientifiques des années 2000 ne semblent pas vraiment déroger à cet angle d'approche hygiéniste et médicale de la vieillesse. En effet depuis la fin des années 90 plusieurs études épidémiologiques longitudinales de grandes ampleurs se sont déroulées en France. Ces études de cohorte, les plus grandes d'Europe à l'époque en termes de recrutement et de collectes de données, visaient principalement trois objectifs : déterminer les facteurs de risques du déclin cognitif, décrire les modalités d'évolution vers la dépendance, et enfin prévenir les trajectoires de certaines affections comme les démences :

En France, l'étude Paquid et l'étude EVA ont été les premières études de ce type. Elles ont débouché sur la réalisation de l'étude des Trois Cités (3C), conduite dans trois villes en France, Bordeaux, Dijon et Montpellier, plus ambitieuse, avec le suivi de plus de 9500 sujets âgés de plus de 65 ans. L'objectif principal de 3C est d'étudier en France la relation entre facteurs de risque vasculaire et maladies neurodégénératives. L'enjeu de l'étude 3C est la mise en place, dans un futur proche, de stratégies de prévention de la démence, permettant d'en diminuer l'incidence et le fardeau pour notre société. (Alpérovitch et coll., 2002, p. 665)

Plus précisément, l'étude PAQUID (Personnes Âgées QUID) débuté en 1988, avait pour but d'étudier le vieillissement cérébral tant normal que pathologique, ainsi que d'identifier les facteurs de risques associés à la perte d'autonomie à partir de 65 ans. Pour y parvenir, l'étude s'est déroulée en plusieurs vagues de récoltes de données auprès des aînés. Des psychologues leur administraient à domicile une batterie de tests psychométriques et différentes échelles de mesures spécifiques à l'évaluation de l'autonomie, de la dépression, des performances cognitives. Des données sociodémographiques étaient également reportées lors d'entretiens préparatoires, comme le niveau d'étude, les conditions et habitudes de vie, dont la consommation de tabac, d'alcool et la présence d'éventuelles affections médicales : « Ces études peuvent ainsi fournir des estimations fiables de la prévalence des pathologies associées au grand âge [...] et de déterminer, avec un minimum de biais, leurs facteurs de risque » (Alpérovitch et coll., 2002, p. 668). Mais une fois ces facteurs de risques identifiés, que faut-il en faire ? En constatant une incidence du tabac, de l'alcool, de la stimulation cognitive ou des activités physiques, doit-on proscrire certains facteurs et en prescrire d'autres ? S'interdire la

consommation de vin, ne plus fumer, faire du sport et des casse-têtes pour diminuer le risque du déclin cognitif et fonctionnel, mais après ?

Identifier les risques des trajectoires du vieillissement viserait en effet à préserver un niveau optimal de fonctionnement physiologique, mieux paramétrer les standards biologiques d'une vie en santé. L'approche hygiéniste à l'œuvre depuis le début du XXe siècle dans la recherche scientifique présuppose donc que l'existence humaine consisterait simplement à rester en vie et autonome le plus longtemps possible. La fin, la perte, la déchéance et la dépendance, ces limites inhérentes à notre condition temporelle semblent de fait des fatalités qu'il faut repousser, combattre... comme s'il n'y avait pas d'autre but dans la vie de chacun que de rester en vie. Doit-on écarter les facteurs de risque de certaines maladies si le résultat en est une vie prolongée, mais absurde, privée de signification personnelle ?

The danger associated with the present day development of medicine is the danger of health becoming an end in itself. When I worked during the last few years at McGill in the field of gerontology, i.e., the medical specialty devoted to the problems of old age, I read a good deal on the scientific research being done for the purpose of prolonging life. ... In reading about these things it often occurred to me how greedy we have become for merely physical existence without asking ourselves about the meaning of existence. (Stern, 1975, p. 212)

Les grands axes des recherches scientifiques qui abordent le vieillissement à partir de l'évolution de paramètres cérébraux et fonctionnels sont donc enracinés dans une perspective *a priori* matérialiste de la condition humaine, autrement dit une anthropologie naturaliste. Ces axes se focalisent sur les processus physiologiques et médicaux sous-jacents à la perte de l'autonomie, comme si la décomposition matérielle était une essence de la vieillesse, une réalité unique et objective de l'expérience humaine du vieillissement. Les méthodes quantitatives, les récoltes de données probantes, par le biais de tests standardisés, plongent ainsi les individus âgés dans une situation artificielle, hors de leur contexte de vie et leur histoire personnelle, hors de leur perception subjective et des réalités sociales propres à chaque époque, dans le but de mieux connaître et prédire cette essence de la vieillesse associée à la déchéance. Une telle approche psychométrique suppose ainsi que l'on pourrait aborder le vieillissement de manière purement objective, c'est-à-dire indépendamment des caractéristiques du monde et de la vie des aînés depuis lequel apparaît pourtant le phénomène du vieillissement :

Dans leurs recherches sur la psychologie de la vieillesse, les gérontologues adoptent les mêmes méthodes que lorsqu'ils en étudient la physiologie. Ils traitent les sujets en extériorité. Ils se basent essentiellement sur la psychométrie. C'est

une discipline qui me paraît des plus contestables. L'individu soumis à un test se trouve dans une situation artificielle et les résultats obtenus sont de pures abstractions, bien différents de la réalité pratique et vivante. (de Beauvoir, 1970, p. 39)

Si on présuppose en effet une telle conception matérielle de l'existence, alors il est logique que les disciplines scientifiques et médicales abordent le bouleversement démographique et la détresse des aînés à partir des paramètres biologiques du déclin cérébral et fonctionnel dont il s'agit d'atténuer la décomposition. Cette conception naturaliste plutôt péjorative pourrait finir par renforcer la crainte vis-à-vis de cette phase normale de la vie et participer paradoxalement à valider sa mise à distance ou son traitement préventif. Pourtant l'expérience du vieillissement n'a pas toujours été historiquement sujette à une telle fatalité, comme le souligne de Beauvoir (1970).

Loin d'en constituer l'essence, la décomposition physiologique et histologique ainsi que l'impératif hygiéniste qui y répond, reflètent sans doute bien plus les préjugés culturels de notre époque sur la finitude de l'existence qu'une vérité scientifique universelle et anhistorique. Du quatrième commandement du décalogue : « ton père et ta mère tu honoreras », à la construction de maison de retraite où c'est désormais à un ensemble d'experts à qui l'on confie la responsabilité de comprendre et d'accompagner parents et grands-parents, le contexte socioculturel semble dissimuler un changement infiniment plus complexe dans notre façon d'être avec nos anciens. C'est sûrement depuis l'approfondissement d'un tel contexte existentiel qu'il conviendrait d'élargir les interrogations sur la place des aînés et l'expérience du vieillissement actuel, au-delà des protocoles psychométriques artificiels, l'administration de tests et les collectes de données standardisées. De commandement sacré à objet scientifique, l'étude du rapport à la vieillesse recèle toujours au fond un questionnement sur les valeurs mêmes de notre civilisation : « The problems of old age in our time clearly reflect the problems of our present society » (Stern, 1975, p. 195). Poursuivons alors l'hypothèse que le mal-être au grand âge ne soit pas une fatalité du fait de la dégénérescence organique, mais le résultat même du mode de vie engendré par les valeurs de la modernité, des valeurs à expliciter dès lors.

## L'intérêt d'un regard existentiel pour appréhender la vieillesse

### **D'une perspective matérialiste à une mise en contexte socio-historique**

Si notre sujet concerne la place des personnes âgées dans la société et le rapport à l'expérience du vieillissement, alors il est légitime de se demander d'abord quel est le propre de notre sujet, c'est-à-dire ce qui caractérise la condition humaine dont nous voulons décrire une des facettes. Au lieu de prendre ici la conception matérialiste de la vieillesse comme une essence, c'est-à-dire de prendre la déchéance pour une caractéristique exclusive du vieillissement, puis de chercher à la prévoir et l'atténuer par des réponses hygiénistes standardisées, nous souhaitons plutôt montrer que ce discours du vieillissement appartient à un certain paradigme, une certaine façon de concevoir le monde humain, supposé indépendant de toute réalité historique et sociale. Or depuis une perspective anthropologique alternative, proche de la philosophie existentielle, aucune réalité humaine ne pourrait se définir d'elle-même *a priori*. Ces réalités s'enracinent d'abord toujours dans un déjà-là, un certain rapport au monde, un contexte historique, dont il s'agit de préciser les valeurs pour mieux comprendre le mode d'apparition des phénomènes humains. L'expérience du vieillissement n'existe pas de manière indépendante et objective quelque soit les âges historiques des civilisations d'Occident, elle ne possède pas en soit son propre cadre de référence : « l'homme ne vit jamais à l'état de nature ; dans sa vieillesse, comme à tout âge, son statut lui est imposé par la société à laquelle il appartient » (de Beauvoir, 1970, p. 15). La vieillesse tire toujours son statut du rapport qu'elle entretient avec la société des adultes à une époque donnée, la condition des personnes âgées dépend d'un contexte social ambiant :

Tant qu'il (le vieillard) conserve une efficacité, il reste intégré à la collectivité et ne se distingue pas d'elle : il est un adulte mâle d'âge avancé. Quand il perd ses capacités, il apparait comme autre ; il devient alors, beaucoup plus radicalement que la femme, un pur objet ; elle est nécessaire à la société ; lui ne sert à rien : ni monnaie d'échange, ni reproducteur, ni producteur, il n'est plus qu'une charge. [...] Le problème noir, a-t-on dit est un problème de Blancs ; celui de la femme, un problème masculin : cependant elle lutte pour conquérir l'égalité, les Noirs se battent contre l'oppression ; les vieillards n'ont aucune arme et leur problème est strictement un problème d'adultes actifs. Ceux-ci décident selon leur propre intérêt, pratique et idéologique, du rôle qu'il convient de conférer aux anciens. (de Beauvoir, 1970, p. 98)

Un discours sur la vieillesse ne peut se faire de façon isolée et en ce sens le contenu du discours de la gérontologie ne nous intéresse pas, car elle aborde précisément la vieillesse de manière objective, prenant pour acquise une certaine essence physiologique intérieure. Elle élude l'exploration du rapport à la société des adultes. Ce qui semble déjà plus intéressant

c'est une approche historique de la gérontologie, une mise en contexte de cette discipline comme faisant partie du regard posé par les adultes actifs sur les anciens. Que se passe-t-il autour de la fin du XIXe et le début du XXe au cours desquels apparaissent la gériatrie et la gérontologie ? L'apparition de ces nouveaux discours sur les aînés témoigne-t-elle d'une nouvelle réalité sociale, c'est-à-dire d'un changement dans le rapport entre le monde des adultes actifs et celui des anciens ?

Dans la suite de son œuvre sur la vieillesse, Simone de Beauvoir (1970) revient ainsi plus précisément sur le contexte historique qui a vu naître ce nouveau discours scientifique sur les vieillards. Entre le début et la fin du XIXe siècle, la population européenne a presque doublé, passant de 187 à 300 millions d'habitants. Ces transformations démographiques ont lieu dans les autres grandes nations d'Occident comme aux États-Unis et en Angleterre. La proportion des vieillards dans certaines classes sociales augmente donc considérablement. Plusieurs changements sociaux accompagnent cette croissance, comme la révolution industrielle, les exodes ruraux, ainsi que la constitution d'une nouvelle classe sociale prolétaire. Ces phénomènes sociaux influencent fortement la conception et la place même occupée par les vieillards au sein des sociétés nouvelles. Par exemple la concentration de population dans les villes conduit à un regroupement de personnes âgées isolées et plutôt pauvres, issues des classes prolétaires. Lorsque celles-ci perdent leur capacité à travailler, elles sont alors sans ressources et sans compensation, privées de leur famille, donc condamnées à dépérir souvent dans une indifférence quasi inhumaine :

Les transformations ont été néfastes pour les vieillards. Jamais en France ni en Angleterre leur condition ne fut aussi cruelle que dans la deuxième partie du XIXe siècle. Le travail n'était pas protégé ; hommes, femmes, enfants étaient impitoyablement exploités. En prenant de l'âge, les ouvriers devenaient incapables de supporter les cadences du travail. La révolution industrielle s'est accomplie au prix d'un incroyable gaspillage du matériel humain. En Amérique, entre 1880 et 1900, le taylorisme fit des hécatombes : tous les ouvriers mourraient prématurément. Partout, ceux qui réussissaient à survivre, quand l'âge les privait de leur emploi, étaient réduits à la misère. (de Beauvoir, 1970, p. 206)

Dans le contexte historique de la révolution industrielle, la finitude de l'existence humaine devient une fatalité d'ordre économique : en vieillissant, l'homme perd inévitablement sa capacité à participer au monde en tant que force productive. Le vieillard prolétaire qui n'est plus apte à travailler devient une charge inutile qu'il faut remplacer, et il faut encadrer ce remplacement systématique. C'est l'état qui va s'en charger, substituant le rôle traditionnel de la famille à une politique de la vieillesse. L'état fixe dès lors l'âge du départ, les conditions

ainsi que les compensations, aussi bien dans le secteur privé que public. Et si ce processus de retraite octroyait des conditions de départ respectable, cette rétrospective historique aurait pu s'arrêter là et l'on se féliciterait d'un tel progrès social. Or, l'état n'attribue qu'une faible aumône en guise de compensation : la politique de la vieillesse se rapproche plus d'un déni du droit à travailler, elle aboutit le plus souvent non pas au repos mais à la misère (de Beauvoir, 1970).

### **Désaffiliation identitaire des aînés et politique sociale de compensation**

Ainsi l'apparition d'une politique sociale consacrée à la vieillesse coïncide historiquement avec l'émergence de nouveaux discours scientifiques sur le vieillissement, ceux de la gérontologie et la gériatrie. Ces aménagements sociaux concomitants constituent plus qu'un heureux hasard et témoignent d'un changement global dans le rapport de la société des adultes aux anciens. Dans une époque industrielle dominée par la croissance et la productivité, la vieillesse représente un frein, une charge dont il s'agit de limiter le plus possible les conséquences et les impacts. Ralentir les chaînes de production pour adapter la révolution industrielle au rythme normal de la vie humaine serait bien plus coûteux que de compenser à minima un départ anticipé de certains éléments improductifs. C'est en ce sens qu'il faut considérer les premières législations sur le droit à la retraite, c'est le moment fatidique du remplacement, celui de la mise à distance du monde social productif, celui où l'existence est adaptée au besoin du marché. Les lois assurant une compensation paysanne et ouvrière restent alors peu appliquées jusque dans les années 40 note de Beauvoir : « Le 14 mai 1941, en France, une loi accorda une allocation spéciale aux travailleurs les plus déshérités. Ce fut l'ordonnance du 19 octobre 1945 qui organisa l'assurance vieillesse » (1970, p. 238-239). C'est donc en 1945 que le visage actuel de la retraite s'est dessiné avec la naissance de la sécurité sociale. Pierre Laroque, son fondateur, fut chargé en septembre 1944 de mettre en œuvre le plan français de protection sociale envisagé par Alexandre Parodi alors ministre du Travail. L'article premier de l'ordonnance n° 45-2250 du 4 octobre 1945 sur l'organisation d'une sécurité sociale en France stipule ainsi :

Il est institué une organisation de la sécurité sociale destinée à garantir les travailleurs et leurs familles contre les risques de toute nature susceptible de réduire ou de supprimer leur capacité de gain, à couvrir les charges de maternité et les charges de famille qu'ils supportent.

L'organisation de la sécurité sociale assure dès à présent le service des prestations prévues par les législations concernant les assurances sociales, l'allocation aux vieux travailleurs salariés, les accidents du travail et maladies professionnelles et les allocations familiales et de salaire unique aux catégories de travailleurs

protégés par chacune de ces législations dans le cadre des prescriptions fixées par celles-ci et sous réserve des dispositions de la présente ordonnance. (Consulté sur <https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/JORFTEXT000000698857/>)

Tout comme les accidents et les maladies, la vieillesse et la maternité y apparaissent comme des risques susceptibles de réduire l'aptitude à travailler, à subvenir à ses besoins ou à ceux de sa famille. Laroque parle ainsi d'une couverture pour le risque vieillesse. La solidarité intergénérationnelle, auparavant espace privé, responsabilité familiale, devient, un espace public, responsabilité de l'état, sous couvert d'une protection contre un risque, le risque d'improductivité, le risque de dépendance.

La dépendance, la perte d'autonomie, devient un marqueur scientifique puis sociopolitique de la vieillesse puisqu'en réalité elle représentait déjà surtout un risque d'un point de vue économique. Comme tout risque il devint normal de chercher de s'en prémunir, à s'en écarter. La science précède de peu le politique sur ce chemin, les rapports d'hygiène s'attachant déjà à limiter les polyopathologies typiques du grand âge et le fardeau que cela suscite. L'étape suivante et ultime de la retraite consiste dans la généralisation des établissements de prise en charge lorsque finalement la dépendance survient malgré tous les efforts pour s'en échapper. La démocratisation des maisons de retraite, comme l'apparition d'une politique sociale des retraites, représente un autre témoin de l'évolution du rapport entre le monde des adultes, la société productive, et les anciens, associés dès lors aux groupes déviants des non productifs, comme les malades et les handicapés. Les maisons de retraite les accueillent sur le modèle des hospices d'autrefois, et comme pour la retraite, si cet accueil était respectable, la rétrospective s'arrêterait là et se féliciterait de ce progrès. Mais encore une fois, ce n'est pas le cas, l'hébergement et le soin se fait par un nivellement des moyens par le bas. Même si la prise en charge des vieillards représente un nouveau secteur économique à exploiter, comme pour la santé, difficile d'investir à perte dans un domaine qui n'octroie qu'un profit limité :

En 1960, le ministre de la Santé écrivait : « rares sont les hospices et maisons de retraite dans lesquels les services sanitaires sont suffisants. Dans beaucoup on peut parler sans exagération d'un véritable abandon médical. » La même année, l'Inspection générale de la Santé rapportait : « La surveillance et les soins médicaux sont très insuffisants dans la plupart des hospices et maisons de retraite publics ». (de Beauvoir, 1970, p. 271)

Ces problèmes d'investissements sont donc loin d'être récents et relèvent des valeurs mêmes de l'époque industrielle, focalisée sur la productivité et la rentabilité. En fait il est étonnant de constater à quel point les choses ont peu changé à l'heure actuelle. Les noms des modes de compensations qui sont proposés par la politique sociale de la vieillesse sont remplacés par

des acronymes plus modernes, mais outre la forme, le fond reste le même : la vieillesse est toujours marquée par le risque d'une perte d'autonomie qu'il faut repousser le plus loin possible, compenser, puis écarter lorsqu'elle devient enfin inévitable. Deux exemples parmi notre monde contemporain l'illustrent : d'abord le changement de statut des maisons de retraite médicalisées par la loi 2002-2 au début des années 2000. Les maisons de retraite sont renommées alors des EHPAD : Établissements d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes. Ces maisons disposent des services de restauration, de soins médicaux et d'assistances. Enfin la loi du 30 juin 2004 conduit à la création du CNSA : la Caisse Nationale de Solidarité pour l'Autonomie. Cet établissement public est chargé de distribuer au mieux un budget de 22 milliards d'euros consacré par l'état à aider les personnes âgées et les personnes handicapées en perte d'autonomie, quels que soient leur âge et leur handicap. Le CNSA se charge alors du versement d'une allocation, l'APA : allocation personnalisée d'autonomie.

Du point de vue politique la vieillesse ne semble jamais très loin du handicap ou de la maladie, comme si le rapprochement de ces expériences humaines allait de soi. En effet, depuis un point de vue matérialiste et économique il n'y aurait pas une grande distinction à faire. L'association de la dépendance, de la perte d'autonomie, de l'infirmité et de la vieillesse paraît aujourd'hui alors tout à fait évidente. Pourtant, le vieillissement, contrairement au handicap et à la maladie, ne consiste pas en un état anormal, une déviance par rapport à la santé, mais bien à la suite normale d'une existence qui se prolonge. Que dit ce glissement sémantique ainsi que ces formes de compensations sociales face à l'expérience du vieillissement ? Sous l'apparence de progrès scientifiques et sociaux, le monde des adultes actifs, porté par les mythologies bourgeoises d'abondance au XXe siècle, se place dans un rapport de désaffection pour les dernières phases normales de la vie (de Beauvoir, 1970). Ce glissement sémantique trahit alors un processus de désaffiliation identitaire vis-à-vis des aînés, non pas considérés comme autrui, un autre soi-même, mais un autre tout court, ce qui est en marge de l'humanité. Si le propre de la vieillesse est ainsi stigmatisé, ramené à la dépendance, la déchéance et l'improductivité, c'est que l'image de l'humanité elle-même à cette époque s'est transformée pour s'associer à l'autonomie, l'abondance et la productivité. À travers la dégradation de l'expérience du vieillissement, expérience pourtant inhérente à la condition temporelle de l'être humain, Simone de Beauvoir perçoit ainsi à cette époque une mutilation bien plus profonde du sens de l'existence dans son ensemble et sa finalité :

Que devrait être une société pour que dans sa vieillesse un homme demeure un homme ? La réponse est simple : il faudrait qu'il ait toujours été traité en homme. Par le sort qu'elle assigne à ses membres inactifs, la société se démasque : elle les a toujours considérés comme du matériel. Elle avoue que pour elle seul le profit compte et que son « humanisme » est de pure façade. (1970, p. 569)

Le darwinisme social de la fin du XIXe et du début XXe qui accompagne la révolution industrielle, c'est à dire la transformation des rapports sociaux sous la forme d'une lutte des classes obéissant à la loi naturelle du plus fort, façonne une perspective anthropologique amputée, une conception de la condition humaine tronquée, dénaturée. Si le statut des aînés provient vraiment d'un cadre de référence qui lui est extérieur, un cadre enraciné dans les valeurs de chaque époque, alors penser le sens du vieillissement aujourd'hui exige d'établir le caractère de cette phase d'incubation des sociétés modernes. Néanmoins, en étudiant le rapport problématique de la société moderne à la vieillesse il ne s'agit pas non plus de tomber dans le piège de la fausse alternative qui consisterait dans un culte du prémoderne.

### **La philosophie sociale de l'école de Francfort : le constat de la surgénéralisation de la technique à l'époque moderne**

Comment chercher les clés d'interprétation des civilisations modernes ? Comment évaluer l'impact de ses transformations sur l'humanité, plus précisément sur le vieillissement et la place des aînés ? Plusieurs approches philosophiques du début du XXe introduisent conjointement un intérêt pour ces questionnements d'ordre anthropologique et historique. La posture phénoménologique défendue par le philosophe autrichien Edmund Husserl et l'existentialisme introduit par le philosophe allemand Martin Heidegger jettent un regard crucial sur le propre de la condition humaine ainsi que les changements inédits qu'elle a subis à cette époque moderne. Dans *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*, dernier discours prononcé par Husserl à Vienne en mai 1938, comme dans *Être et Temps* d'Heidegger, ouvrage majeur de la pensée existentielle paru en 1927, l'être humain est reconsidéré comme une unité de sens indissociable avec le monde qu'il habite, un monde dont il n'a pas d'autre choix que celui d'en faire partie. Dans cet effort philosophique de retourner au monde vécu concret et immédiat, méthode vraisemblablement phénoménologique, la modernité, avec ses effets sur l'homme, devient le centre des préoccupations. La philosophie ne se résume plus au naturalisme, mais prend à partir de là une dimension sociale en ce qu'elle cherche à préciser justement la nature des modifications anthropologiques induite par les progrès spécifiques de la modernité. En renonçant à une position *a priori*, et aux essences, leurs auteurs se sont attachés à décrire l'expérience directe de la vie contemporaine (Daglind,

2006). Cette philosophie de l'occasion, de la situation actuelle, nous amène aux théories critiques de la modernité portées par l'école de Francfort autour de la moitié du XXe siècle.

On ne peut aborder les phénomènes humains, dont l'expérience du vieillissement et la place des aînés *a fortiori*, indépendamment de son contexte, de son monde, au sens d'Heidegger. Dans quel monde évoluons-nous ? Pour les philosophes de l'école de Francfort, héritier de la philosophie anthropologique d'Husserl et d'Heidegger, ce monde est d'abord celui de la modernité. La philosophie sociale s'intéresse alors à ce qu'il y a de spécifique dans l'époque moderne ainsi que dans ses répercussions sur les rapports humains. Leurs auteurs, comme Jürgen Habermas, Hans Jonas, Günther Anders ou encore Hannah Arendt sont tous nés aux débuts du XXe et sont morts aux environs des années quatre-vingt-dix. Ils ont traversé le XXe siècle, témoignant de ses progrès révolutionnaires et des périodes de crise sociopolitiques à répétition. Nous pourrions rapprocher Jacques Ellul et Lewis Mumford, célèbres historiens de l'époque moderne, à ces mêmes préoccupations. Plusieurs de leurs ouvrages ont paru au début de la seconde moitié du XXe et ont participé à inspirer des grands mouvements sociaux en faveur des droits civiques aussi bien en Europe qu'aux États-Unis. Pour ceux-ci, les clés d'interprétation des civilisations modernes sont à chercher du côté de la généralisation de la technique au monde humain et social (Anders, 1956 ; Ellul, 1954 ; Habermas, 1968).

La méthode scientifique, mathématique des sciences physiques avec ses abstractions quantitatives fit de la société humaine son objet d'investigation. La physiologie devint au XIX<sup>e</sup>, ce que la mécanique avait été au XVII<sup>e</sup>. Au lieu de prendre le mécanisme comme modèle de la vie, on commença à prendre les organismes vivants comme modèle du mécanisme. (Mumford, 1934, p. 199)

En étudiant la nature des progrès scientifiques et techniques survenus depuis la révolution scientifique du XVIIe siècle (Koyré, 1957), plusieurs de ces auteurs, dont Mumford, en viennent à évoquer la mécanisation grandissante des phénomènes humains ainsi que les risques de déshumanisation qui découlent d'une telle attitude. Habermas (1968) s'inspire lui des sociologues Max Weber et Herbert Marcuse, pour étudier le rapport entre les progrès modernes et le monde vécu social. Il évoque une forme de technicisme propre à l'époque moderne se traduisant par une rationalisation excessive des expériences humaines. Pour lui il en résulte une confusion entre ce qui relève de la pensée discursive, du monde du travail et des relations sociales, le monde intersubjectif et culturel :

Le chimiste, le physicien, le physiologiste habitent un monde fondamentalement différent [...] monde des structures extrêmement fines qui ont été découvertes, non pas le monde de notre expérience avec ses événements uniques et la

multiplicité de ces nuances qualitatives, mais un monde de régularités quantifiées. (Habermas, 1968, p. 14)

Pour les philosophes de l'école de Francfort il y a donc une modification qualitative de la relation entre le complexe technico-scientifique de l'époque moderne et le monde vécu social. Ils perçoivent l'apparition d'une dysharmonie, une distance, entre l'univers des faits, celui des processus objectivés, constitués d'abstractions et de déductions, et le monde vécu social, le monde où interagissent déjà toujours les groupes sociaux.

Les théories critiques de la modernité conduisent au même diagnostic apparu peu avant la Première Guerre Mondiale, notamment sous la plume de psychiatres et philosophes comme Karl Jaspers et Max Scheler : l'être humain, en cherchant à s'adapter à la surgénéralisation du couple technico-scientifique à la vie quotidienne, en vient à négliger son humanité (Anders, 1956). L'homme aliéné au monde technique est l'homme sans monde d'Heidegger, c'est-à-dire l'homme qui s'est arraché au monde intersubjectif (Habermas, 1968). Ce constat transparait sous plusieurs formulations à la même époque. Par exemple, c'est ce que Jonas (1979) évoque dans son célèbre ouvrage *Le principe de responsabilité*. Il y décrit la nécessité de repenser une nouvelle macro-éthique vis-à-vis du pouvoir désormais considérable de la médecine moderne sur les naissances et la fin de vie, ces moments susceptibles de redessiner les frontières de l'existence. C'est aussi ce dont Hannah Arendt cherche à rendre compte à l'issue du célèbre procès d'Adolf Eichmann, en décrivant une forme de banalité administrative et technocratique du mal. Pour Anders (1980) et Ellul (1977), l'homme est même déjà dépassé par ce monde technique et mécaniste puisqu'étant de nature imparfaite. Ils décrivent alors l'avènement historique de pare-chocs psychologiques et moraux inédits, censé compenser les limites humaines. L'homme se retrouve sujet de toute sorte d'aménagements d'ordre technique pour s'adapter parfaitement à un milieu technique ambiant. En ce sens, nous rejoignons le constat de Simone de Beauvoir pour qui la politique de la vieillesse et les approches scientifiques hygiénistes paraissent plutôt des aménagements techniques cyniques :

Tous les remèdes qu'on propose pour pallier la détresse des vieillards sont si dérisoires : aucun d'eux ne saurait réparer la systématique destruction dont les hommes ont été victimes pendant toute leur existence. Même si on les soigne, on ne leur rendra pas la santé. Si on leur bâtit des résidences décentes, on ne leur inventera pas la culture, les intérêts, les responsabilités qui donneraient un sens à leur vie. Je ne dis pas qu'il soit tout à fait vain d'améliorer, au présent, leur condition ; mais cela n'apporte aucune solution au véritable problème du dernier âge. (1970, p. 569)

La détresse dont souffrent les aînés ainsi que la stigmatisation de la vieillesse relèvent d'une condition anthropologique amputée, préfabriquée par les valeurs de la société moderne même, valeurs dont elle cherche à compenser les conséquences de manière dérisoire.

Lorsque nous envisageons l'hypothèse que les problèmes de la vie rencontrés au grand âge en occident sont des problèmes issus du caractère même de l'époque moderne, à savoir le technicisme, nous nous interdisons par là même d'employer une méthodologie et une réponse issue de la technique pour y répondre, car :

La réponse aux problèmes posés par la technique, on ne la retrouvera pas dans la technique ni dans l'application de ces méthodes de pensée qui ont justement créé une disparité tellement ironique entre nos moyens physiques et nos fins sociales, entre la méthode scientifique et la discipline morale. (Mumford, 1934, p. 13)

Ainsi en considérant le rapport actuel à la vieillesse depuis les théories critiques de la modernité et sous l'angle de la philosophie sociale, nous revenons également aux sources de la philosophie anthropologique d'Husserl et d'Heidegger autant par ses méthodes que par ses constats.

## La place des personnes âgées dans le monde moderne technique

### **Etude historique du rapport de la civilisation occidentale à la technique**

Si le monde moderne est éminemment technique comme le décrivent les philosophes de l'école de Francfort, dès lors, pour éclairer le problème du rapport à la vieillesse il est nécessaire de revenir d'abord sur les caractéristiques de la technique au sein des civilisations modernes. Pourquoi la modernité est-elle qualifiée de monde technique, et qu'appelons-nous technique au juste ? « Il est du destin de la pensée de mettre en lumière l'essence de la technique moderne » (Heidegger, 1958, p. 147), pour cela un rapide retour sur l'histoire de la technique est nécessaire. Lewis Mumford et Jacques Ellul ont interprété le caractère de la civilisation moderne par une approche historique de la technique. Au lieu d'explorer les caractères internes de la technique même, comme c'est habituellement le cas, ces deux historiens questionnent plutôt la relation historique qu'entretient notre société à la technique.

Si la technique est une « forme suprême de conscience rationnelle » (Heidegger, 1958, p. 100), une « traduction du souci des hommes de maîtriser les choses par la raison » (Ellul, 1977, p. 40), alors, il est possible de dire, d'un point de vue historique, qu'elle n'a rien de nouveau. Pour Mumford elle n'est pas la conséquence d'une poignée de génie anglais ayant vécu au XVIIIe, et encore moins d'une révolution subite liée au charbon au XVIIIe : « le

machinisme s'est développé en Europe occidentale de façon continue sept siècles avant la révolution industrielle et l'invention de la machine à vapeur par Watt » (Mumford, 1934, p. 15). Il donne pour exemple l'utilisation de la roue hydraulique en Égypte, le moulin à vent en Perse, le papier, la boussole, la poudre à canon en Chine, la machine à vapeur du grand inventeur Héro d'Alexandrie. Mumford conçoit le développement de la civilisation de manière continue en trois phases successives, chacune ayant ses matériaux de prédilection, et ses incidences singulières sur la société. D'abord la phase éotechnique avec le bois, et l'eau. Pendant cette phase le verre et le papier furent produits pour la première fois à grande échelle (outils indispensables à l'essor des sciences expérimentales). Quelle en est la conséquence sur les rapports humains ? La connaissance qui se transmettait oralement, et qui était détenue par les anciens nécessitait une rencontre entre générations. Une nouvelle forme de diffusion du savoir bouleverse cet équilibre. Le détenteur de la connaissance en général est sacré, à l'image des bibliothèques et des livres. Mais essayons de nous imaginer une époque antérieure à l'imprimerie et à l'utilisation du papier, antérieure à l'existence de bibliothèque. Où résidait le savoir ? Où résidait le sacré ? Certainement davantage du côté de la mémoire et de l'expérience, et donc des aînés. Voilà donc une des façons par lesquelles l'existence des anciens se trouve dévalorisée à la suite de changements techniques dans la civilisation. D'ailleurs ce rapport au sacré s'est encore déplacé avec le stockage de données par l'informatique et les nuages numériques aujourd'hui. La seconde phase est dite paléotechnique, elle intronise le charbon et le fer. Mumford la nomme la nouvelle ère barbare, car l'environnement et la vie humaine étaient méprisés au profit de nouvelles valeurs comme l'argent, les capitaux, la lutte pour la vie. Il n'est pas étonnant pour Mumford que Darwin en soit venu à interpréter l'origine des espèces comme une forme de lutte pour la survie où le plus fort finit par survivre et prendre le territoire des plus faibles. Cette théorie décrit particulièrement bien la façon dont les valeurs économiques du XVIIIe se transposent à principes sociaux. La lutte des classes décrite par Marx correspondait au témoignage d'une certaine réalité historique focalisée sur le profit et l'exploitation. Jamais aucune autre époque n'a gaspillé autant de matière première, dont la vie humaine, pour achever ses propres fins de rentabilité, au mépris des ressources et des écosystèmes. Le rapport au travail, sans régulation du marché, sans droit des plus faibles, des prolétaires, change profondément. L'artisan et le paysan migrent vers les centres urbains surpeuplés et insalubres. Enfin Mumford décrit une phase néo-technique, phase de l'électricité et des nouveaux alliages comme le plastique et les matériaux composites. C'est aussi l'ère du nucléaire, où le pouvoir humain devient

dorénavant apte à détruire littéralement et durablement son milieu de vie. C'est le nouveau monde, le monde post-historique.

Si la technique a existé bien avant la machine à vapeur, Ellul précise néanmoins que celle-ci dans sa forme d'alors ne s'appliquait que de manière locale à des domaines limités. Ce qui est nouveau pour lui dans la technique moderne, ce n'est pas l'utilisation de tel ou de tels matériaux, mais c'est précisément le changement d'attitude de toute la civilisation à l'égard des techniques (Ellul, 1954). Celle-ci n'est plus limitée au local, elle s'étend à tous les domaines et à toutes les activités. La généralisation des applications de la technique dans le temps et l'espace constitue un des cinq caractères inédits de la technique moderne selon Hans Jonas. Pour lui toutes nos décisions pratiques quotidiennes sont affectées d'où la responsabilité éthique qui s'impose (Jonas, 1979). On relève chez Mumford (1934) le même constat d'une modification profonde des fondements matériels et culturels de la civilisation occidentale avec la généralisation de la technique. Pour lui aussi, ce qu'il y a de nouveau avec la technique moderne, c'est que « ses fonctions aient été projetées et incarnées dans des formes organisées qui dominent tous les aspects de notre existence » (Mumford, 1934, p. 16). Il considère donc qu'il est nécessaire de comprendre la machine, car « comprendre la machine c'est comprendre la société et nous comprendre nous-mêmes » (Mumford, 1934, p. 18). Ellul recense trois grands secteurs d'actions de la technique moderne : la technique économique (travail, planification), la technique de l'homme (la médecine, la génétique, la pédagogie, la publicité) et enfin et surtout la technique de l'organisation (l'administration, la justice, la guerre). L'étude de la technique ne se limite plus à la machine, elle doit inclure les organisations, car celles-ci reposent sur des applications de la technique à l'existence. C'est là une clé d'interprétation majeure pour comprendre le propre de la technique à l'époque moderne. Ainsi pour Ellul (1954) la surgénéralisation de la technique, appliquée à l'inanimée comme aux organismes vivants, n'a plus grand-chose à voir avec la machine industrielle du XVIIIe. Elle forme à l'intérieur de la société un système technicien, autrement dit elle constitue dorénavant un tout organisé, autonome, sur lequel l'homme n'a plus de prises. C'est cela qui marque le passage de la société industrielle à la société technicienne pour lui. Il préfère d'ailleurs ici l'adjectif « technicienne » plutôt que celui de « postindustrielle » utilisée par des sociologues comme Alain Touraine.

Que pourrait-on trouver de commun à Ellul et Heidegger ? Beaucoup plus qu'il n'y paraît. Ils se rejoignent sur le constat que la technique constitue déjà le milieu dans lequel l'homme doit vivre :

« La technique est la fatalité de notre époque, ou fatalité signifie : ce qu'il y a d'inévitable dans un processus qu'on ne peut modifier. » (Heidegger, 1958, p. 34)

« L'homme moderne se trouve au milieu des techniques, dans la même situation que l'homme préhistorique au milieu de la nature : [...] milieu dont il tire sa vie, mais qui le met en danger. » (Ellul, 1954, p. 278)

Pour eux deux, l'ensemble des décisions que l'homme pourrait prendre seraient déjà sous l'emprise de la technique. Le caractère inévitable de la technique constitue aussi pour Jonas une autre des cinq facettes inédites de la technique moderne. De même lorsqu'Anders parle de « technocratie », il ne renvoie pas à « technocrate », mais précisément au fait qu'aujourd'hui, le monde dans lequel nous vivons est un monde déjà et toujours technique (Anders, 1956). Il peut le dire d'autant plus légitimement qu'il a été ouvrier dans son exil aux États-Unis, et qu'il a mené par là une existence estropiée, typique des sociétés modernes. Les nouvelles générations trouvent donc le système technicien comme un déjà-là, un univers organisé et administré par diverses techniques (scolarité, loisirs, travail, planning familial...). Ainsi dans le but de s'adapter à un tel milieu : « toute la formation intellectuelle prépare à entrer de façon positive et efficace dans le monde technicien. Le milieu dans lequel l'écolier plongera d'abord est un milieu technicien et non pas humain » (Ellul, 1954, p. 320). C'est depuis ce monde moderne d'abord technique, avec ses organisations et ses valeurs, qu'il convient d'éclairer le rapport à la vieillesse : « Quand la technique devient la forme universelle de la production matérielle, elle définit toute une culture, elle projette une totalité historique, un monde » (Habermas, 1968, p. 12).

### **Des caractéristiques de la technique moderne pour penser le rapport problématique à la vieillesse.**

*Autonomie et automatisme : une distance sociétés des adultes/aînés imposée ?*

Selon Ellul, le principe de continuité du processus technique nous permet d'envisager que les mêmes problèmes rencontrés par la technique mécanique seront rencontrés par la technique appliquée à la vie sociale. Exposons ainsi les caractéristiques de la technique mécanique, de la machine, et tentons d'envisager les effets de leurs extensions à la technique appliquée aux groupes humains, c'est-à-dire à l'organisation. Ce sont ces caractéristiques qui donnent le ton au projet d'existence proposé par la société technique, elles participent à former un tout, un système, dont le rapport à la vieillesse fait nécessairement partie.

Une de ses caractéristiques pourrait être d'abord l'autonomie et l'automatisme. Rappelons que ce sont ces critères qui sont à la base du système technicien pour Ellul (1977). La machine se doit d'atteindre mathématiquement des résultats parfaits. Pour cela la technique se fixe ses propres buts, finalités, et orientations. Elle n'est pas neutre. Il en sera de même pour les organisations de groupes sociaux : « Toutes les forces sociales sont mobilisées pour atteindre la structure mathématiquement parfaite de l'édifice » (Ellul, 1954, p. 128). Or, l'être humain est par nature imparfait. Il est source d'erreur, d'imprécision, d'usure, synonyme de perte en efficacité et en rentabilité : « Considéré sous l'angle des techniques modernes, l'homme est un ratage » (Ellul, 1954, p. 125). La retraite, qui a émergé dans sa forme actuelle aux environs de 1945 incarne peut-être une de ces forces sociales pour accéder à la perfection de l'édifice technique appliquée à l'humain par le biais de l'organisation. La retraite est-elle alors vraiment comme elle s'est présentée à nous, c'est-à-dire une concession économique, un progrès social destiné à soutenir ceux qui ont fait leur part ?

Pour accéder à une efficacité optimum, deux solutions sont possibles : adapter la technique à l'homme, impensable, cela serait contreproductif et coûterait trop cher. Ne reste plus que l'option contraire : adapter l'homme à la technique, par exemple en l'éliminant du circuit par le retrait et le remplacement systématisé de tous éléments susceptibles de représenter un risque pour la totalité de l'édifice. Les techniques psychologiques provenant des sciences de l'homme, les techniques de gestion appliquées par les ressources humaines seraient des exemples de tentative d'adapter l'homme à la technique. Et à cela, les éléments trop âgés sont logés à la même enseigne que les éléments malades, handicapés ou déficients. Leur remplacement par des pièces plus récentes se fait en contrepartie d'une rétribution dont le calcul se base sur la valeur de l'élément pour le système. Le système racheté en quelque sorte, du temps de vie active à certains de ses éléments qui pourraient lui être défavorables sur le long terme. La retraite serait-elle donc d'abord un lubrifiant à la technique, un lubrifiant à l'exploitation de *l'homo materia* (Anders, 1956) ? Le cynisme étant ici de la voir belle est bien comme un progrès, mais un progrès dérisoire puisque le repos dûment mérité survient au bout d'une exploitation jusqu'aux limites de la rentabilité, et se rétribue par une bien mince prime, souvent insuffisante à maintenir un niveau de vie décent.

Alors que depuis sa tendre enfance l'homme est occupé au travail, il se retrouve pour la première fois à la fin de son existence face à une période d'inactivité. Comment remplir ces heures ? Cette question a le mérite d'être posée, car si l'âge du départ à la retraite se situe aux

alentours des 65 ans, et que l'espérance de vie moyenne va au-delà des 80 ans, cela laisse environ 20 ans à combler, soit un quart de la vie. Cette question est inédite. Elle n'a pas de réponse type ou de réponse simple. Elle n'a jamais vraiment été source de réflexion politique ou sociale, et nous renvoie pour la première fois à nous même. Elle laisse un vide béant, que chacun tente de combler comme il le peut, avec plus ou moins de réussite. Le nombre croissant de troubles dépressifs et des tentatives de suicides chez les âgés nous feraient dire que c'est plutôt avec moins de réussite que plus. Nous y sommes libres de faire enfin ce que l'on veut, excepté de travailler et donc de participer aux forces sociales actives. Nous y sommes, pour résumer, contraints d'être libres. N'y a-t-il pas ici une contraction pour la vie humaine, inhérente au monde technique ? L'homme y est dépossédé du choix, il évolue parmi les standards et les normes logiques et rationnelles, nécessaires à la technique. Anders et Ellul se rejoignent sur ce point, selon eux il faut dissiper le mythe selon lequel la technique augmente les possibilités de choix : « nous ne conservons pas notre liberté face aux instruments que nous construisons, et nous pouvons encore moins choisir ou déterminer les modes de leur utilisation. Tout instrument suppose, ou pose, toujours déjà un rapport déterminé entre nous et nos prochains, entre nous et les choses » (Anders, 1956, p. 217). Si comme nous en faisons l'hypothèse, la retraite est un instrument, alors elle suppose, ou pose, toujours déjà un rapport déterminé entre celui qui en bénéficie et le reste de la société. La nature de ce rapport est marquée par l'éloignement et la mise à distance, qui sous l'apparence d'un choix, est vraisemblablement subie.

*Amoralité et indifférence : la banalité de la maltraitance ?*

La technique est par delà le bien et le mal pour Anders. Cette amoralité de la technique découlerait du principe de division des tâches et de la déconnexion des exécutants avec la totalité du produit de leur travail. Être tenu ainsi à l'écart de la finalité d'une tâche constituerait un droit à l'irresponsabilité, car « ce qui est en dehors de notre champ de spécialité ne nous concerne pas » (Mumford, 1956, p. 131). L'absence de conscience morale qui règne dans l'entreprise est la conséquence directe de l'application de la technique au monde humain sous la forme de l'organisation selon Anders. Puisque l'entreprise incarne le modèle de l'organisation de la société et de l'état bureaucratique, il s'en suit donc une forme de dissolution généralisée des impératifs moraux tant au niveau individuel qu'au niveau collectif (Anders, 1956). Anders rejoint ici l'idée d'une « innocence du mal » formulée par Hannah Arendt au moment du célèbre procès d'Eichmann sur les exactions commises par les dignitaires nazis lors de la Seconde Guerre Mondiale. Le mal s'instaure de manière beaucoup

plus pernicieuse dans les moyens mêmes, sans se présenter en tant que tel, dérochant à l'individu l'essence de sa subjectivité et la responsabilité qui s'y rattache nécessairement. L'amoralité de la technique nous amène ainsi à conclure que son application sous forme d'organisation, notamment dans l'entreprise et la bureaucratie, induit forcément une certaine normalisation de l'indifférence :

Le mode d'existence que nous impose notre vie de travail nous enferme dans un champ d'activité, de pensée, de sentiment extrêmement étroit, déterminé par une sectorisation inévitable, nous conduisant à adopter par défaut un mode de pensée selon lequel ce à quoi je ne peux rien ne m'intéresse pas. (Anders dans Daglind, 2006, p. 91)

Pour Ellul aussi la technique est en effet rigoureusement objective. Elle correspond à un moyen de comprendre et d'agir sur le monde tout en négligeant à la fois les différences interindividuelles et les subjectivités (Ellul, 1954).

Ainsi, ici, si nous concevons la solidarité intergénérationnelle comme un travail, et si nous envisageons celle-ci comme étant découpée en une multitude de tâches, la nôtre, au niveau individuel, ne serait pas de réfléchir à ce qu'il faut cotiser, ni combien de temps il faut le faire. Cela relève des impératifs économiques. Notre tâche ne serait pas non plus de mettre en place une répartition équitable. C'est le rôle du politique. A quel moment sommes-nous fiers de dire que nous avons accompli notre part du travail de solidarité ? Lorsque nous payons nos cotisations. En dehors de cela, le reste ne relève plus de notre responsabilité. Notre rôle de soutien, notre forme de présence aux aînés prend la forme, dans le monde technique, d'un acte purement désincarné, c'est-à-dire à un virement bancaire, automatique et mensuel, obligatoire d'une partie de notre revenu. Nous rencontrons nos aînés en consultant chaque bulletin de salaire arrivant par la poste à la fin du mois, et cette rencontre prend la forme d'un débit, signifié par le signe « - ». Nul besoin d'être comptable ou mathématicien pour savoir que ce signe n'inspire rien de très positif. S'acquitter de cette tâche, c'est déjà beaucoup. Nous demander plus sonnerait comme un abus, une injustice. N'avons-nous pas protesté lorsque les pouvoirs politiques souhaitaient établir un jour de cotisation de solidarité après la canicule de 2003 ? Cette journée de travail en plus, donc de temps libre en moins, cette privation de liberté, était également une forme de rencontre entre nous et nos aînés. Nous laissons ici à chacun le soin d'une réflexion sur la forme que cette rencontre a prise pour lui : débiteur, dépendance, temps de loisirs en moins, ou au contraire solidarité, entraide, fraternité ? Encore une fois une solution technique à un problème généré par la technique. Si des personnes âgées ont été victimes de la canicule, c'est le manque ou la mauvaise répartition de moyens, c'est là

qu'on a cherché la solution, et non pas du côté du manque et de la mauvaise répartition des relations humaines. Cette logique a montré ses limites irrémédiablement lorsque les chiffres ont désavoué les évaluations des experts au lendemain de la canicule : c'est en institution spécialisée qu'on a compté le plus de victimes et non parmi les âgés qui résidaient à domicile.

Il ne serait pas approprié de dire que nous ne sommes plus présents pour nos aînés. D'une certaine façon, nous n'avons jamais autant été présents. Toutes les institutions publiques de prise en charge sont financées par l'argent public, donc par nous. Dans les murs de chaque EHPAD il y a un peu de nous. Non, nous sommes encore présents, mais notre présence a changé de nature. Nous sommes présents de manière indirecte, interposée. Nous sommes présents matériellement et financièrement. Cette nouvelle forme de présence, froide et désincarnée, justifie l'irresponsabilité et l'indifférence envers le sort de nos aînés, car en un sens, notre part est remplie. Le reste semble totalement indépendant de nous. Nous pouvons nous demander à présent si c'est cette forme de présence que recherche un être humain. Ne voit-on pas ici une conséquence d'un des présupposés du cadre de pensée technico-scientifique moderne, à savoir la dissociation entre faits et valeurs ?

*Matérialisme et consumérisme : en faut-il vraiment peu pour être heureux ?*  
Pourquoi supposons-nous *a priori* que cette nouvelle forme de présence « froide », par moyens interposés, par des intermédiaires désincarnés, puisse suffire pour répondre aux enjeux propres au vieillissement ? Pour cela nous devons questionner la définition même d'une existence satisfaisante selon le projet de vie et les valeurs de la société technicienne. Dans la phase paléotechnique de Mumford, nous avons vu précédemment que le travail cesse d'incarner une nécessité pour devenir une fin en soi. L'organisation sociale de la fin XIXe et du début XXe adopte sans concession les valeurs de l'éthique bourgeoise, des valeurs majoritairement économiques. La société, sécularisée avec l'effondrement des croyances religieuses, n'a-t-elle pas plutôt déplacé à cette époque son rapport au sacré ? Le travail et l'argent se substituent à Dieu et deviennent le père de toutes les vertus selon Ellul (1954). La signification de la retraite est révélée à partir du sens associé au travail à ce moment de l'histoire moderne. Nous percevons ici une faille, un non-sens : si le travail devient une fin en soi, la principale activité d'intégration sociale, de valorisation, de laquelle est issue la signification d'une vie accomplie, alors quel sens y a-t-il à programmer une fin systématique du seul moyen d'où l'homme tire sa félicité ? Pour Membrano (2010), la définition sociale de la vieillesse devient incertaine dans un modèle culturel industriel où l'intégration est assurée par le travail. Epinay (1991) parlera lui alors d'une « mort sociale institutionnalisée ».

En plus du travail, les commandements sacrés de l'éthique bourgeoise rattachent également le bonheur et le sens de la vie à la consommation (Stivers, 2008). Assurer une base matérielle à la vie devient une nécessité élémentaire, comme s'il y avait une corrélation directe entre le bien être, et le fait de posséder une voiture, une télé, un ordinateur, etc. Pour Mumford (1934) les moyens sont devenus des fins depuis le XIXe siècle. Dans cet âge nouveau, une belle vie est une vie qui profite des biens. Une vie qui serait écartée des efforts de production, des possibilités de s'enrichir et de consommer cesseraient alors d'être une vie respectable. L'injonction d'inutilité imposée à la retraite découlerait directement de ce modèle d'éthique, cette norme industrielle de l'homme actif qui subit une réduction de sa force de travail, de production, et donc de consommation (Arcand, 1982 ; Guillemard, 1972).

Pour Ellul (1977) la vie du monde moderne est de plus en plus dominée par l'économie, et celle-ci par la technique. De plus, la technique fait participer l'homme à l'économie en tant que chose, elle objective l'homme, comme elle a objectivé la nature pour pouvoir la contrôler, la prédire, la chiffrer et en faire un produit de marché. L'*homo faber* du XVIIIe est donc devenu *homo materia* au XIXe, c'est-à-dire une matière première chiffrable. Qu'elle est l'implication de cette réification de l'homme sur les enjeux concernant la vieillesse ? Tout d'abord, selon Ellul (1954) seuls les besoins sociaux connus par la statistique seront pris en considération par la technique, car seul ce qui est chiffrable existe. Or tous les aspects qualitatifs, singuliers à une relation humaine, significative et intime, ne sont pas chiffrables. Le nombre de contacts ne suffit pas à faire naître un sentiment de proximité avec le monde et les individus environnants. La sensation d'être compris, d'être indispensable, d'être unique, d'exister au regard de l'autre, relève du folklore aux yeux de la technique. Pourtant c'est ce qui rend la vie vivable. Les concepts de « résilience » ou encore de « bientraitance » provenant des techniques des sciences de l'homme ne sont encore que de bien maigres compensations, des pare-chocs abstraits et tout aussi désincarnés dont le politique raffole. Donner de soi dans une relation, être présent pour l'autre de manière désintéressée, bref le dévouement n'est pas une activité rentable, car il n'est pas possible d'en chiffrer ses effets, là où par exemple il est possible de faire une prise de sang pour doser les neuro-substances après avoir pris ses comprimés quotidiens de Temesta.

La deuxième implication de l'apologie du chiffre concerne le fait de considérer l'augmentation statistique de la moyenne d'âge comme un marqueur de progrès et un objectif à poursuivre impérativement. Pour la machine, plus le chiffre est grand mieux c'est. L'âge

moyen de vie se mesure, et en plus il n'a cessé d'augmenter avec les progrès médicaux. Comment considérer cette augmentation comme autre chose que la preuve d'un progrès ? Le médecin, pour Jonas (1977), n'assume plus seulement ses missions traditionnelles de guérisseur, de ramener à un état naturel, mais de technicien général du corps, capable d'étendre la vie au-delà des normes fixées par la nature. C'est pour cela que ce dernier perçoit la médecine au cœur des problèmes axiologiques soulevés par les progrès techniques. La pratique médicale dépasse le cadre de l'individu et accède à une macro-responsabilité, une responsabilité sociale puisqu'avec ses interventions sur la fin de vie, elle est capable d'agir sur l'intégrité de l'image humaine. Prolonger l'existence est techniquement réalisable et a été réalisée. Se questionner sur le fait d'accomplir ou non ce progrès technique est absurde, la modernité technique ayant pour leitmotiv « ce qui peut être fait doit être fait » (Ellul, 1954). Néanmoins, réussir à anticiper et répondre aux besoins de cette population vieillissante, donc imaginer ce que seraient les conditions d'existence inédite au-delà de 80 ans pour un grand nombre de personnes n'est pas chose aisée. Ce décalage entre nos capacités rationnelles et l'appréhension des conséquences morales qui en découlent, constitue l'a-synchronicité de l'homme moderne ou le décalage prométhéen pour Anders (1956). Il écrivait ainsi déjà il y a près d'un demi-siècle : « nous nous enfonçons, à cause des exigences des instruments, dans un état de pathologie collective [...] nous construisons un monde qui excédera nos propres capacités de compréhension, d'imagination, d'émotion et de responsabilité » (Anders, 1956, p. 31). Pourtant, qu'est-ce qui est le plus important : la longueur de la vie ou son contenu ? La vie humaine n'est pas comprise si seuls le nombre d'années de vie et les intérêts biologiques du corps sont considérés par le médecin (Van Den Berg, 1966).

Prendre conscience du caractère inédit de notre rapport problématique aux personnes âgées dans le monde moderne technique constitue un enjeu moral majeur. En y appliquant le principe de responsabilité d'Hans Jonas nous pourrions peut-être rendre à nouveau digne d'être vécues la fin de vie, et donc par-là, la vie elle-même dans son ensemble.

### **Étude d'un EHPAD : analyse de la technique par ses pratiques**

Nous nous proposons enfin d'exposer concrètement l'incidence de la technique sur le rapport aux aînés, par l'étude des activités d'un EHPAD. L'originalité de cette étude réside dans sa parenté avec le courant de l'analyse des sciences par ses pratiques. Ainsi pour prendre toute la mesure du phénomène de maltraitance des aînés, il nous faut la replacer dans son contexte organisationnel, donc technique : nous voulons montrer ici à la façon d'Anders que les

phénomènes de maltraitance vis-à-vis des personnes âgées ne sont pas le résultat d'actes malveillants isolés, « des blocs erratiques, égarés dans notre époque, mais bien des événements ancrés dans les valeurs même de la modernité » (Anders, 1956, p. 321).

Commençons ici par revenir naïvement sur la nature des activités d'un EHPAD, que l'on considère communément comme étant un lieu destiné aux personnes âgées en difficulté. Comme pour l'approche des sciences par ses pratiques, pour comprendre ce qu'est un EHPAD nous devons questionner les éléments qui y entrent et qui en sortent. Quels sont les réactifs qui y entrent ? De l'argent, du savoir-faire technique et scientifique (le personnel et le matériel), et des personnes âgées. Qu'est-ce qui en sort ? Le plus souvent des morts. Un séjour en EHPAD dure en moyenne deux ans et demi. Un EHPAD serait donc une entreprise, combinant à la fois les services d'une crèche et d'un hôtel qui doit être rentable et efficace. Or nous avons vu que l'entreprise est un lieu où règne une absence de conscience morale, le travail qui s'y déroule, quelle que soit sa nature, est par delà le bien et le mal. Les actes de maltraitance apparaissent précisément depuis des situations ordinaires qui respectent ces codes de fonctionnement de l'entreprise, dont par exemple la division du travail. Comment le travail est-il divisé ? Les Aides-Soignants (AS) et les Aides Médicaux Psychologiques (AMP) s'occupent des soins courants. Les infirmiers et les médecins eux s'occupent des soins du corps plus spécialisés, et les psychologues et psychiatres eux s'occupent de l'esprit et de l'humeur. Que se passe-t-il alors si une personne âgée éprouve le besoin de manifester de l'angoisse pendant qu'une AMP l'aide à se doucher, se changer ou à manger ? Le principe de division du travail n'a pas prévu cela. La gestion de cette situation n'entre pas dans les fonctions de l'interlocuteur prévues par l'entreprise, d'ailleurs elle interférerait avec ses propres fonctions, et il serait contre-productif d'y répondre. Le personnel qui n'est pas destiné à recueillir ses tâches devra inviter la personne âgée à tempérer sa souffrance jusqu'à ce qu'elle rencontre le bon interlocuteur ou l'horaire prévu pour ce type d'intervention.

La division et l'organisation du travail, propre à l'entreprise, reposent sur la machine la plus importante de notre civilisation : l'horloge (Mumford, 1934). Un EHPAD évolue dans une temporalité autonome et automatisée. Il fonctionne selon ses propres standards économiques et dépossède les personnes âgées de certains choix. Ainsi, toujours dans une perspective de rentabilité et d'efficacité, il faut instaurer une régularité de certaines fonctions organiques par nature plus ou moins régulières. Le temps abstrait, quantifié et standardisé, impose un nouveau cadre de vie aliénant. Il ne faut pas dormir par fatigue ni manger par faim ou par

goût, mais en fonction de l'horloge et du roulement du personnel. Pour chaque tâche professionnelle, un temps prédéterminé a été prévu au-delà duquel l'activité n'est plus rentable. S'il faut faire la toilette de 30 résidents en 2 heures, par 2 professionnels, alors chacun doit prendre en charge 15 personnes en 120 minutes, ce qui laisse au maximum 8 minutes par résidents. Que se passe-t-il si un imprévu survient durant ces 8 minutes ? Toute la chaîne pourrait être désorganisée. Le principe d'organisation du travail de l'entreprise n'aime pas le hasard, l'imprévisible, l'accidentel, l'irrégularité, pourtant c'est ce qui pourrait définir la vie même. Il y a clairement en EHPAD une disjonction entre rythme organique et rythme mécanique (Rimpert, 2005). Le temps segmenté de l'horloge rappelle que nous vivons dans un monde déjà technique, au service d'impératifs économiques : « L'abstraction et la rigidité mécanique pénètrent toute la structure de l'être, et le temps abstrait devient un nouveau cadre d'existence, l'homme se retrouve séparé de la réalité même de sa vie : il ne vit plus son temps, il est divisé par le temps » (Ellul, 1956, p. 298). L'adaptation à la temporalité parfaite de l'horloge a « dissocié le temps des événements humains » (Mumford, 1934, p. 240). Et cette dissociation est d'autant plus visible en maison de retraite, les occupants y sont privés de leur expression spontanée. Ils sont des fonctions organiques réglées, des points alignés sur une courbe spatio-temporelle. Est-on alors si étonné d'y voir ses occupants sombrer dans une humeur maussade et un ennui sans fin ?

L'origine de la maltraitance en EHPAD pourrait se rapporter au fait qu'on y travaille à partir d'une matière première humaine qui n'est pas standardisée et très difficilement « standardisable ». Pourtant ce n'est pas faute d'essayer en considérant les personnes âgées en tant qu'objet dont il serait possible de chiffrer les besoins. Depuis les années 2000, les audits et les expertises comptables sur les maisons de retraite recherchent toujours plus d'efficacité budgétaire. Par exemple, KPMG (2012) est une société anonyme d'expertise comptable et de commissariat au compte qui publie annuellement un observatoire EHPAD. Son objectif est de restituer et d'analyser les principaux ratios financiers propres à la gestion de ces établissements : taux d'occupation, coût par résident, coût moyen du personnel par fonction, coût des locaux, coût de la restauration. De même, selon le CNSA (2020) les financements publics destinés à couvrir les charges des places d'hébergement permanent en EHPAD ont augmenté de 284 millions d'euros en 3 ans depuis 2017. Malgré cette aide le CNSA évalue que le coût moyen journalier d'un EHPAD en 2018 varie entre 83 € et 133 € selon les groupes de résidents. Sur cette somme le coût de la vie par jour est estimé comme suit : entre 20 et 24€ pour prodiguer des soins, de 8 à 39€ selon le degré de dépendance afin d'accompagner les

actes de la vie quotidienne, 19€ pour l'hôtellerie (immobilier et énergies), 17€ pour la gestion générale et le management, 12€ pour la restauration, 5€ pour l'organisation du lien social, et enfin 3€ de blanchisserie. Fin 2016, d'après l'enquête *CARE-Institutions* réalisée par la DREES, la moitié des résidents en établissement d'hébergement pour personnes âgées dépensaient au moins 1850 euros mensuels pour financer leur prise en charge, après perception des allocations et des contributions. Selon cette enquête les frais d'hébergement qui restent à la charge des résidents sont supérieurs à leurs ressources dans plus de la moitié des cas. En novembre 2018, une autre enquête de la DREES alarme alors sur le coût de l'hébergement des seniors en maison de retraite. Ces derniers sont obligés de puiser dans leur épargne, de vendre leur patrimoine ou de demander le soutien de leurs proches pour y faire face.

Outre ces expertises comptables sur les frais journaliers, segmentés en plusieurs domaines, le rôle précédemment jouait par la famille a été découpée aussi en plusieurs professions, dont le coût des services et des produits sont déterminés à l'avance : le prix de l'oreille pour écouter (rémunération annuelle moyenne d'un psychologue 40 978 € en EHPAD en 2012, selon KPMG), le prix de la bouche pour conseiller et soigner (88 322 € pour un médecin), le prix de la main pour nourrir et pour laver (35 024 € pour une AMP). Tout ce qui n'a pas été chiffré est considéré comme inexistant. A-t-on réussi à chiffrer la patience, la sympathie, et la proximité affective ? La main de l'AS et de l'AMP qui lave, qui habille, qui nourrit, qui couche, peut-elle se substituer à la main des proches ? L'écoute et la parole du psychologue apaisent-elles l'angoisse comme une écoute et une parole intime ? La nourriture aseptisée, économiquement viable des EHPAD rassasie-t-elle comme la cuisine de la maison ? Un exemple d'étude en gérontologie préconise l'interdiction du vin à table en EHPAD, car la consommation d'alcool représente un facteur de risque pour plusieurs pathologies cardiovasculaires. Mais parle-t-on vraiment ici des effets du vin comme produit culturel ou des effets de la chaîne carbonée d'éthanol ( $\text{CH}_3\text{CH}_2\text{OH}$ ) dont il est possible de chiffrer les conséquences sur l'organisme ? Voici encore une fois la dissociation arbitraire entre faits (scientifiques) et valeurs (socioculturelles), et un exemple concret de la perte de sens qui vient affecter la vie des aînés en institution. Le sentiment d'absurdité n'est pas juste une impression erronée nécessitant un réajustement d'ordre psychologique ou psychiatrique.

Que réserve l'exploitation future de nos aînés ? Comme toute entreprise, L'EHPAD devra évoluer pour poursuivre sa recherche d'efficacité et de rentabilité vers la délocalisation et la sous-traitance de ses activités. En poussant plus loin la comparaison, il est envisageable que

l'EHPAD agisse comme toute entreprise pour diminuer les coûts d'exploitations et de transformation du produit là où ils sont les plus bas. Ainsi certaines familles envoient maintenant leurs parents en Thaïlande ou en Roumanie selon l'article du monde diplomatique intitulé *Les Allemands exportent aussi leurs grands-parents* (2012). On pourrait également prévoir une plus grande mécanisation des chaînes de production lorsque les moyens technologiques le permettront. On pourrait imaginer une plus grande facilité à la télé-intervention avec des actes robotiques commandées à distance pour appliquer des soins de bases : laver, aller à la toilette, manger. Une autre évolution enfin consiste à diviser les coûts du travail en se tournant vers des entreprises privées travaillant à contrat, à court terme, avec des intérimaires sous-formés et interchangeable, non-salariés, un peu à l'image d'une « uberisation » du soin à la personne. Sur ce modèle économique très actuel, l'amoralité et l'indifférence ne sont pas des traits rares provenant de certains personnels malveillants qu'il suffirait de sanctionner. La morale de ce modèle économique capitaliste non régulé est précisément l'amoralité (Stivers, 1994). La maltraitance est alors une contrepartie normale et inévitable du fait même d'une volonté de rentabilité économique poussée à son paroxysme par la technique. La vieillesse n'y apparaît qu'à travers une ontologie de l'exploitation : seuls existent ce qui peut être exploité, et son corollaire, ce qui ne peut être exploité n'existe pas.

Vivre ? Vivre en tant que produit d'une chaîne d'exploitation, vivre comme chaînes moléculaires ou besoins organiques qu'on placerait hors de portée de tout risque ? Vivre en tant que modélisation ou sous forme de chiffre, car c'est seulement ainsi que peut apparaître l'aîné privé de son être-dans-le-monde quotidien ? Voilà peut-être une façon de comprendre le terme de réification de l'existence humaine souvent rencontrée dans les théories critiques de la modernité de l'école de Francfort du milieu XXe. Au fond, dans cette lutte contre le vieillissement, dans cet effort soutenu pour nous prévenir des effets de l'âge, dont surtout la perte de l'autonomie, dans cette promesse technique d'une autosuffisance sans limites, ne retrouvons-nous pas la résurgence d'un vieux fantasme de toute-puissance, le même que les psychanalystes situent à des stades de développements archaïques de l'appareil psychique ?

## Conclusion

« Tout ce que peut connaître le technicien, c'est l'application de ses instruments » (Ellul 1954, p. 241). Le monde technique nous pousse aujourd'hui à devenir un technicien à temps plein. Sans forcément le savoir, nous agissons déjà dans le monde social à l'image d'un gestionnaire de ressources humaines, un administrateur soucieux d'organiser son temps de manière à le rendre le plus productif et efficient. Nos relations humaines se transforment ainsi progressivement sur le modèle de la gestion et de l'organisation, c'est-à-dire depuis les techniques appliquées à l'humain. Le monde vécu et intersubjectif, bâti sur des attentes réciproques et le respect mutuel de limites, s'estompe donc pour se confondre avec le milieu du travail, régit par la technique. Dans ce milieu l'altérité est réduite à un simple instrument ou pire une matière à exploiter. La banalité du mal dénoncée par Anders et Arendt il y a plus d'un demi-siècle avec la bureaucratie nazie provient précisément d'une telle surgénéralisation des techniques appliquées à l'humain. Et ironiquement, quand la technique devient ainsi aliénante, lorsqu'elle crée une réalité absurde, nous avons tendance à nous tourner encore vers la technique pour obtenir des solutions et des réponses. La psychologie et la psychiatrie sont devenues des formes d'ingénierie sociale. L'essor de ces disciplines au début du XXe siècle évoque ainsi la nécessité de compenser toujours plus l'incompatibilité de l'existence humaine avec la systématisation de la technique. Le discours hygiéniste de la gérontologie sous l'angle du déclin cognitif et fonctionnel relève du même processus compensatoire, un pare-choc civilisationnel bon marché, visant à adapter l'homme au monde technique. Aussi longtemps qu'elle sera comprise sous l'angle solipsiste du matérialisme, la vieillesse, en occident est et demeurera une aporie. Mais la meilleure façon de répondre à la détresse, c'est déjà d'en prendre conscience. Il n'y a pas de solutions préfabriquées au rapport à la vieillesse devenue problématique et ambivalente, car cette situation est nouvelle. Nous sommes confrontés pour la première fois à un tel phénomène de vieillissement. Le problème qui se présente n'est pas juste l'affaire d'experts. C'est un problème civilisationnel, global, qui relève de l'éthique, de la façon dont tout un chacun pense et agit envers les âgés de son entourage. Cette façon d'agir est aujourd'hui entachée par une définition sociale pathogène de la vieillesse, enracinée dans les valeurs matérialistes et économiques de la société technicienne.

De l'incubateur à l'incinérateur, en passant par la crèche, l'école, et l'université, puis le travail, le fait est que, si les personnes âgées ne se sentent plus de ce monde, pour dire vrai, c'est que le projet de vie proposé par la société technicienne ne leur y a pas prévu de place :

La tragédie de la vieillesse est la radicale condamnation de tout un système de vie mutilant : un système qui ne fournit à l'énorme majorité des gens qui en font

partie aucune raison de vivre. [...] Devenu vieux, le travailleur n'a plus sa place sur terre parce qu'en vérité on ne lui en a jamais accordé une : simplement il n'avait pas le temps de s'en apercevoir. (de Beauvoir, 1970, p. 292 - 293)

Que peuvent-ils y faire ? Attendre. Attendre la fin en espérant que ça ne soit pas trop long. Attendre, seul, en EHPAD, car au fond c'est cela le produit que propose un EHPAD, une place dans une file d'attente. Que pouvons-nous y faire ? Leur consacrer les rares moments qu'on est institutionnellement autorisé à investir pour les voir (fête des Mères, des grands-parents...), ou consentir au difficile sacrifice de ses temps libres, instants dédiés à la consommation, durant lesquels notre temps de cerveau disponible reste peu longtemps vacant. Ils sont près de quinze millions avons-nous dit ? A n'en pas douter avons-nous un de nos voisins de palier de concerné, voisin dont seul peut-être un jour une odeur dérangeante viendra briser l'anonymat. Et quand ils seront vingt, vingt-cinq, trente millions, combien faudra-t-il d'AMP pour laver et nourrir ? Combien d'infirmiers, de psychologues, de géiatres ? A la question de savoir pourquoi les parents ne vivent pas chez leurs enfants, il est souvent évoqué la réponse de l'absence de temps ou de savoir-faire. Voilà, tout est là. Qui voudrait étudier les enjeux propres aux aînés devrait commencer par une étude approfondie et systématique de cette réponse, elle détient en elle le secret, la clé de voute de toute une civilisation : nous n'avons plus le temps. « C'est le sens que les hommes accordent à leur existence, c'est leur système global de valeurs qui définit le sens et la valeur de la vieillesse » (de Beauvoir, 1970, p. 96). On ne mesure pas la puissance d'une idéologie aux seules réponses qu'elle est capable de donner, mais aussi aux questions qu'elle parvient à dissimuler selon Anders. La question qui demeure ici sans réponse consiste dans le fait de se demander pourquoi nous n'avons-nous plus le temps ? Où a bien pu passer ce temps dont personne ne voit plus la trace ? Car entre être pressé ou civilisé, il faudra tout même choisir.

## Bibliographie

- Alpérovitch, A. et al. (2002). Les études épidémiologiques sur le vieillissement en France : de l'étude Paquid à l'étude des Trois Cités. *C. R. Biologies* 325 (2002) pp 665–672. Académie des sciences / Éditions scientifiques et médicales Elsevier SAS.
- Alexopoulos, G. S. (2005). Depression in the elderly. *Lancet*. Vol. 365 Issue 9475, pp 1961-1970.
- Alexopoulos, G. S., Bruce M. L. (2009). A model for intervention research in late life depression. *International journal of geriatric psychiatry*. Vol. 24, pp 1325-1334.
- Anders, G. (1956). *L'obsolescence de l'homme, Tome 1 : sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*. Editions de l'encyclopédie des nuisances.
- Anders, G. (1980). *L'obsolescence de l'homme, Tome 2 : sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*. Éditions de l'encyclopédie des nuisances.
- Arcand, B. (1982). La construction culturelle de la vieillesse. *Anthropologie et sociétés*, Université de Laval. Vol. 6, n°3, pp 7-23.
- Bergeret, J. (1982). La deuxième crise d'adolescence. Sénescence et crise d'identité. *Le temps et la vie*. Lyon, Édition Chronique sociale, 9.
- Besnard, X., Zakri M. (2018). *Comment les séniors financent-ils les maisons de retraite ? Premiers résultats de l'enquête CARE-Institutions*. DREES.
- Blanpain, N. (2018). *De 2,8 millions de seniors en 1870 en France à 21,9 millions en 2070 ?* Insee Références, édition 2018 – Éclairage.
- Campeon, A. (2011). Vieillesse ordinaires en solitude. *Gérontologie et société*. Vol. 138, pp 217-229.
- Carrère, A., Dubost C-L. (2018). *État de santé et dépendance des seniors*. Insee Références, édition 2018 – Éclairage.
- Chaudier, S. (2005). Vieillir dans : A la recherche du temps perdu. *Gérontologie et société*. Vol. 114, pp 15-30.
- Clément, S. (2000). Vieillir, puis mourir. *Prévenir*. Vol 38, pp 189-195.
- CNSA. (2015). *Résultats de l'enquête de coûts 2013 en EHPAD*. Consulté en ligne le 10/03/21 : [www.cnsa.fr](http://www.cnsa.fr)
- CNSA. (2020). *Les résultats de l'étude nationale de coûts 2018 en EHPAD confirment l'effet de la réforme du financement*. Consulté en ligne le 10/03/21 : [www.cnsa.fr](http://www.cnsa.fr)
- Coudin, G., Beaufils B. (1997). Les représentations relatives aux personnes âgées. *Actualité et dossier en santé publique*. Vol. 21, p13.
- Dagлинд, S. (2006). *Günther Anders, phénoménologue de la technique*. Publications CIRAMEC. Collection Crises du XXe siècle, n° 3. Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux.
- De Beauvoir, S. (1970). *La vieillesse*. Paris, Gallimard.
- DREES. (2020). *L'enquête auprès des établissements d'hébergement pour personnes âgées (EHPA)*. Ministère des solidarités et de la santé. Consulté en ligne le 10/03/21 : <https://drees.solidarites-sante.gouv.fr/sources-outils-et-enquetes/07-lenquete-aupres-des-etablissements-dhebergement-pour-personnes-agees>
- Ellul, J. (1954). *La technique ou l'enjeu du siècle*. Economica
- Ellul, J. (1977). *Le système technicien*. Cherche midi.
- Epinay, C. L. (1991). *Le récit de vieillesse. Vieillir, ou la vie à inventer*. Paris, édition l'Harmattan.
- Fromage, B. (2007). Approche du vieillissement à travers l'expérience subjective. *L'information psychiatrique*. Vol. 83, pp 229-233.

- Genin, C. (2006). *Le kitsch : une histoire de parvenus*. Nouveaux Actes Sémiotiques [en ligne]. Actes de colloques, Kitsch et avant-garde : stratégies culturelles et jugement esthétique.
- Guillemard, A. M. (1972). *La retraite, une mort sociale*. Paris, éditions de l'INED.
- Heidegger, M. (1958). *Essais et conférence*. Paris, Gallimard.
- Habermas, J. (1968). *La technique et la science comme idéologie*. Paris, Gallimard
- Husserl, E. (1938). *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*. Profil texte Philosophique. Edition électronique.
- Jonas, H. (1996). *Le droit de mourir*. Rivage poche.
- Jonas, H. (2012). *L'art médical et la responsabilité humaine*. Passages.
- Koyré, A. (1958). *From the closed world to the infinite universe*. Duke University Press.
- KPMG. (2012). *Observatoire EHPAD, 2012*.
- Lapierre, V. (2007). Suicide, rupture et lien. *Gérontologie et société*. Vol. 121, pp 265-278.
- May, R., Angel E., Ellenberger H. F. (1958). *Existence: A new dimension in Psychology an Psychiatry*. Basic books.
- Membrado, M. (2010). Les expériences temporelles des personnes âgées : des temps différents ? *Enfances, familles, générations*. Vol. 13, pp i-xx.
- Moreau, N. (2009). *État dépressif et temporalité : contribution à la sociologie de la santé mentale*. Liber, Montréal.
- Mumford, L. (1934). *Technique et civilisation*. Seuil.
- Mumford, L. (1956). *Les transformations de l'homme*. Editions de l'encyclopédie des Nuisances.
- Pietquin, P. (2003). Vieillesse, mutation sociale et modèle culturel. *Pensée plurielle*. Vol. 6, pp19-22.
- Rimbert, G. (2005). Le chronomètre et le carillon. Temps rationalisé et temps domestique en maison de retraite. Temporalités : un enjeu social et politique. *Lien social et politiques*. Vol. 54, pp.93-104.
- Spiegelberg, H. (1972). *Phenomenology in Psychology and Psychiatry*. Northwestern University studies in Phenomenology and Existential Philosophy.
- Stern, K. (1975). *Love and success*. The Noonday Press. New York.
- Stivers, R. (1994). *The culture of cynicism. American morality in decline*. Wiley-Blackwell.
- Stivers, R. (1999). *Technology as magic*. Continuum.
- Stivers, R. (2004). *Shades of Loneliness: Pathologies of a Technological Society*. Rowman & Littlefield Publishers.
- Stivers, R. (2008). *The illusion of freedom and equality*. State University of New York Press.
- Van Den Berg, J. H. (1956). *The changing nature of man: Introduction to an historical psychology*. Duquesne University press, Pittsburgh.
- Van Den Berg, J. H. (1966). *The psychology of sickbed*. Duquesne University press, Pittsburgh.
- Van Den Berg, J. H. (1972). *A different Existence*. Duquesne University press, Pittsburgh.
- Van Den Berg, J. H. (1974). *Divided Existence and complex society, an historical approach*. Duquesne University press, Pittsburgh.